

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 48

Artikel: Chants populaires : die Wacht am Rhein
Autor: E.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

liberté en hommes. Les trente entendant cela, levèrent la main et prêtèrent au nom de Dieu et des saints ce même serment. Ils étaient d'accord sur la manière d'exécuter leur projet; pour le moment, chacun retourna dans sa cabane, se tut et soigna son bétail. »

Vient enfin le discours officiel terminé par le toast à la patrie. M. Jordan s'acquitte de cette tâche en termes vivement applaudis et respirant un ardent amour pour la mère-patrie.

Les bravos redoublent, les chopes s'entrechoquent et font entendre un long cliquetis de fraternité. Tous les coeurs sont contents.

L'ouverture du second acte met le comble à la joie. C'est un échange amical et sans cérémonie de discours entre professeurs et étudiants, qui soulève de fréquentes acclamations; ce sont des chants patriotiques dont le refrain entraîne toute la salle; des conversations animées de la plus franche gaîté; des toasts à tout ce qu'il y a de bon et de généreux. C'est un essor charmant de productions diverses dont cette jeunesse est si féconde.

Puissent ceux qui ne la connaissent qu'imparfaitement, et qui ne voient dans l'étudiant que le compagnon inséparable de la chope de bière, de la pipe et des vains plaisirs, assister une fois à ces intéressantes réunions. Ils en reviendront, croyons-nous, avec une opinion bien modifiée.

L. M.



L'appel que nous avons adressé à nos lecteurs, dans le but d'obtenir quelques renseignements sur l'origine des chants populaires, a été entendu. M. le pasteur R. a bien voulu nous envoyer l'intéressant article qui suit. Nous lui en sommes vivement reconnaissant.

Chants populaires.

Die Wacht am Rhein.

Die Wacht am Rhein, ce chant patriotique et guerrier, devenu populaire, surtout depuis qu'en 1870 il a accompagné de ses mâles accents les armes victorieuses de l'Allemagne, a été composé en 1840, à Berthoud, près de Berne.

A cette époque, la petite ville de Berthoud possédait une fonderie de fer dirigée par un Allemand du nom de Max Schneckenburger, frère du célèbre théologien de ce nom. Souvent, le soir, les ouvriers de la fabrique, presque tous originaires de l'Allemagne, se réunissaient avec d'autres de leurs compatriotes, nombreux en Suisse. Autour de la table de l'Hôtel-de-Ville de Berthoud, on parlait des affaires de la patrie tout en prenant un verre de vin. Les circonstances où se trouvait l'Europe ne laissaient pas d'être assez alarmantes; on croyait à une déclaration de guerre, les esprits étaient fort exaltés de l'autre côté du Rhin; Becker écrivait son fameux: « Vous ne l'aurez pas, notre Rhin allemand. »

C'est sous l'empire de ces préoccupations que, devant les habitués de l'Hôtel-de-Ville de Berthoud, Max Schneckenburger lut un jour une pièce de vers qu'il venait de composer; nous en donnons ici une

traduction qui n'aspire à d'autre mérite que d'être aussi littérale que possible.

Un cri pareil au fracas du tonnerre a retenti; [flots : Un cri semblable au cliquetis des armes, au mugissement des Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand ! Qui donc sera le protecteur du fleuve ? Demeure en paix, chère Patrie.

Inébranlable et fidèle, la garde veille, au bord du Rhin.

Ce cri, cent mille voix le répètent, Dans tous les yeux brillent des éclairs. Pieux et fort, le jeune enfant de l'Allemagne Protégera le sol sacré de la frontière.

Que dans la mort, mon cœur se brise Tu n'en deviendras pas français pour cela. Comme entre tes rives court l'onde abondante, Ainsi l'Allemagne est riche d'un héroïque sang.

Et son regard s'élève vers la voûte d'azur [taille. D'où le contemplent les héros tombés sur le champ de bataille. Avec une joie fière et guerrière, il prononce ce serment : O Rhin, comme mon cœur, allemand tu resteras.

Tant qu'une goutte de sang brûlera dans mes veines, Tant que ma main maniera l'épée, Tant que mon bras portera le fusil, Nul ennemi ne franchira tes rives.

Le serment a retenti; les flots continuent à couler; Les drapeaux se déplient et frémissent au vent qui souffle! Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand ! Demeure en paix, chère Patrie.

Inébranlable et fidèle, la garde veille au bord du Rhin.

Le succès fut immense; il fut plus complet encore quand quelques jours après, un membre de la colonie allemande, nommé Spiess, chanteur distingué et habile pianiste, se mit au piano et improvisant tout à la fois l'air et l'accompagnement, chanta d'une voix pleine et sonore les belles strophes de Schneckenburger. On écouta la première dans un religieux silence, mais, dès la seconde, l'enthousiasme gagnant l'auditoire, on entonna le refrain :

Demeure en paix, chère patrie.

Inébranlable et fière, la garde veille au bord du Rhin.

La mélodie improvisée par Spiess n'a pas été conservée; un compositeur suisse, Mendel, mit plus tard en musique le poème de Schneckenburger; mais c'est au compositeur allemand Charles Wilhelm qu'appartient l'honneur d'avoir écrit l'air qui a retenti à Wörth et à Wissembourg et qui, par son inspiration simple et patriotique, a fait de la *Wacht am Rhein* un chant populaire et national.

Ce Charles Wilhelm est né le 15 septembre 1815, à Smalkalden, en Thuringe; son père, habile organiste, lui enseigna les éléments de l'art musical. Plus tard, de 1834 à 1836, Wilhelm fut élève de Spohr. Fixé dès 1841 à Crefeld, le jeune compositeur dirigea pendant vingt-quatre ans la Liedertafel de cette ville; c'est pendant cette période de son activité que Wilhelm composa le plus grand nombre de ses œuvres musicales qui ont donné à son nom une légitime popularité. La *Wacht am Rhein* date de 1854.

Depuis 1865, Charles Wilhelm, contraint par la maladie à chercher le repos, vivait complètement retiré dans sa ville natale. Les succès de la *Wacht am Rhein*, s'associant aux succès des armées alle-

mandes, attirèrent de nouveau l'attention sur le compositeur thuringien. Le 28 août 1870 une brillante illumination et l'offre d'une bourgeoisie d'honneur montrèrent au musicien de Smalkalden que son nom n'était pas oublié. En outre, une souscription nationale lui permit de jouir durant les dernières années de sa vie du repos dont il sentait depuis longtemps le besoin. Rappelons enfin qu'immédiatement après les premières victoires remportées par la Prusse, la reine (aujourd'hui impératrice) Augusta adressa à l'auteur de la *Wacht am Rhein* une médaille d'or sur laquelle était gravé le buste du roi Guillaume ; au revers se lisait le chiffre 1870 entouré d'une couronne de lauriers.

La veuve de Max Schneckenburger fut l'objet d'une distinction analogue ; quant au directeur de la fonderie de fer de Berthoud, il est mort en 1851 avant d'avoir atteint sa quarantième année ; il n'a pas laissé d'autre poésie que la *Wacht am Rhein* ; comme Rouget de l'Isle, Schneckenburger n'était point poète de métier ; un jour, la flamme d'un ardent patriotisme, brûlant dans son cœur, le fit poète.

Charles Wilhelm a terminé sa carrière le 26 août 1873, à Smalkalden, entouré du respect et de l'affection de ses compatriotes.

E. R.



L'incurâ et l'inguenôt.

On païsan qu'allâvè menâ cauquîs quartérons dè granna ào martsî, trottâvè tot balamenet sur la route et rattrappâ on incurâ que caminâvè en sé-dient lo boo dâo tsemin po ne pas trâo brassâ la pussa.

— Völliâi-vo montâ, monsu, que fe lo païsan ?

— Oh grand maci, cein ne sarà pas dè refus, kâ su destrâ mafi.

Et lo tserrotton arrêté sa cavala tandique l'incurâ s'aguelhiè su lo tsai, iô se chîte su lo banc découtè li.

Hiu ! Bronna ! fe lo païsan et la bête reinmodé.

Adon coumeinciron pè djâzâ de la pliodze et dâo bio temps, dâo prix dâi truffés et dâo lacé et dâi Turcs ; après quiet quand l'uront prâo dévezâ dâi z'afférés dè stu mondo, l'incurâ fe ào païsan :

— Parait que vo z'êtes bon catholiquo l'ami !

— Et porquîè ?

— Paceque vo m'âi fé montâ su voutron tsai, mè que su dans la religiön.

— Eh bin perdenâ-mè, monsu, ye su protestant.

— Ah ! vo z'êtes on inguenôt !!!

Et l'incurâ se cougnâ contrè lo bet dâo ban ein faseint 'na grimace que cein lâi fasâi 'na drola dè frimousse et guegnîvè dè coté lo païsan que lâi sembliâvè tot d'un coup que cheintâi mau, et sè peinsâ : « faut-te décheindrè ào que dâo tonaire faut-te férè ? » et sè dese : « na ! faut mî tâtsî dè lo converti et se lo pu accrotsi à Satan, cein me sarà comptâ. » C'étai on devezâ de bin brav'hommo. Adon fe à l'autre : « Eh bin, accutâ m'n'ami vo mé sembliâ on boun'einfant mâ l'est damâdzo que vo z'allâ tot drai contrè l'enfai, iô vo sédè qu'on n'est pas à noce. Mè

fâ maubin, et voudré tant poâi férè oquîè por vo, po vo gravâ d'allâ vo férè frecassî pè lo diablio.

— Et porquîè lâi àodré-vo ?

— Eh ! pourro misérâblio, pace que vo z'êtes on inguenôt. Vâidè-vo, lâi a dou tsemins po allâ d'ciet, on bon et on crouïo. Lo bon, l'est po clliâo que vînon à la messa et que sè confesson, que cein vo fâ allâ tot drâi ein paradis, tandique lo crouïo l'est po lè z'inguenôts et po clliâo dè pè Dzenêva, qu'on fâ tot cein bouli dein lè grantès tsaudâirès à Lucifai, que cein fâ veni ein tsai dè dzenelhie rein què dè lâi peinsâ, et voudré tant poâi vo sauvâ, que cein est portant rudo ési se vo volâi.

— Et que foudrài te férè ?

— Foudrài veni dein noutre n'Eglise et vo converti, sein quiet ia bin dâo mau por vo. Vo faut réfléchi.

— Eh ! monsu l'incurâ : y'é tot réfléchi que vu réfléchi. Su trâo vilho po tzandzi et pi ne crayo pas que cein aulè tot à fé coumeint vo ditès. Compto que quand on va ào ciet, l'est tot coumeint quand on va ào martsî ; kâ ia assebin dou tsemins po veni du tsî no : lo bon, que l'est la novalla route et, lo crouïo que l'est la vilhie qu'à dâi roussins d'n'a prévondiâo dè la metsance, iô on passè tot parâi cauquîè iadzo et quand on arrevè dézo la grenetta, clliâo qu'atsiton ne démandon pas pè quin tsemin on est venu ; se la marchandi est bouna, la pâyon la méma tsouza et m'émagino qu'avoué lo bon Dieu, cein vâo étrè tot parâi ; ne vâo pas vouâiti ào tsemin iô on a passâ ; s'on est onna brâva dzein, l'est tot cein qu'ein faut.

C.-C. D.



BALSAMO VENTRILIQUE

On sait quelle célébrité Joseph Basalmo avait acquise au XVIII^e siècle par ses guérisons surnaturelles et ses prétendus miracles. Bien que les épisodes les plus fameux de son existence aient été bien souvent racontés, on est loin d'avoir épuisé toute la mine. Il n'y avait pas d'imposture, pas de jonglerie qui ne fût familière à ce roi des aventuriers et des thaumaturges, et il savait les mettre en œuvre avec une audace, un art et un à-propos dont jamais n'approcha la tourbe de ses imitateurs.

On pourra en juger par l'anecdote suivante, peu connue, mais parfaitement authentique. Elle donne la mesure de l'homme.

A dix-sept ans, Basalmo jouissait déjà dans Palerme, sa ville natale, d'une assez jolie réputation de sorcier.

Le récit de ses hauts faits parvint bientôt aux oreilles d'un certain Murano ou Marano, vieil orfèvre d'une avarice sorride et même quelque peu usurier, au dire des mauvaises langues.

Bien qu'en sa double qualité d'avare et d'usurier, ce Murano dût être pourvu d'une dose respectable de méfiance, il s'était laissé duper comme un enfant par de prétendus chercheurs de la pierre philosophale. La cupidité, cette fois, l'avait emporté sur la prudence.

L'idée lui vint de recourir à Basalmo pour réparer ses pertes.

C'était bien s'adresser.

Basalmo connaissait son homme ; il l'accueillit à ravir et lui promit, non-seulement de le faire rentrer dans ses folles avances, mais de le rendre riche à jamais, s'il se soumettait avec une foi aveugle à toutes ses prescriptions.